

Toujours, le geste essentiel de peindre

J'ai eu la chance de rencontrer Guillaume Toumanian il y a une quinzaine d'années à Bordeaux. La chance d'écrire en 2003 un texte où je voulais témoigner de l'effet de ses premières toiles, de ses premières encres sur moi. Où je voulais dire que s'imposait à moi comme une évidence ce que j'appelais alors « le geste essentiel de peindre ». C'était sans doute moins évident en ce début des années 2000 de faire résolument le choix de la peinture. Ce choix résolu, cette détermination à suivre le chemin de la peinture, c'est ce qui continue de dicter l'avancée de son œuvre.

Quinze ans plus tard, toujours le geste essentiel de peindre dont ses tableaux sont la preuve et la manifestation.

On entre dans la pièce, et du fond du mur blanc, ce que l'on voit, c'est un mouvement du tableau vers notre regard, l'apparition d'une masse colorée qui se dégage violemment des volumes. C'est un visage à moitié noyé, un corps dont la forme se détourne, un paysage que trouble et compose un mouvement dynamique de la lumière.

Quelque chose vient à la rencontre, dans un face à face, frontalement devant nous. Depuis les corps qui chutent, les bustes tronqués des débuts, c'est le même refus du modèle. Rien ne pose pour le peintre qui pourrait arranger ou disposer le décor. Quelque chose se présente ou surgit. Qui n'a rien de décoratif. C'est cette vibration de l'apparition qu'il faut transmettre. Guillaume Toumanian peint : il le fait avec conviction, comme si, dans ce geste ancestral et presque sans âge, se rejouait l'immémoriale apparition du visible : sa violence ou son effraction, son miracle renouvelé.

Ce qui émerge, c'est toujours quelque chose du monde qui nous fait face, un corps, un paysage. Mais ces corps ou ces paysages sont moins figuratifs que figurés. C'est leur apparaître qui se présente à nous. L'impression de force qui se dégage du tableau tient à la contradiction dynamique entre la ligne et le dessin, le tranché de certains volumes, le contraste des couleurs, et ce qui résiste et défait l'architecture du tableau. C'est par exemple le bras estompé, ou la disproportion du détail, de la main, le visage brouillé par l'empâtement de la matière picturale. C'est aussi l'impossibilité de distinguer d'abord le monde et son reflet. L'apparaître donne au tableau sa profondeur, mais une profondeur fragile, précaire et tourmentée qui surgit de la surface même de la peinture. Rien de lisse ici, car le paysage est toujours en mouvement, la lumière fuyante et comme au bord de son extinction.

Si je me rapproche du tableau, je vois la matérialité inégale de la peinture, ses effets de relief, de concrétion ou de dilution, les tremblés de l'accident, qui signalent le geste à la fois précis et emporté du peintre. Je l'imagine debout devant la toile, se manifestant et s'effaçant par le geste graphique qui nous

permet, après, de nous tenir en vis-à-vis, de prendre place de face et comme environnés du paysage où nous nous trouvons happés.

*

La violence de l'apparaître reste l'affaire du peintre ; c'est elle que je vois chaque fois animer les œuvres de Guillaume Toumanian. En ce sens, les titres des toiles gardent une forme de généralité. Car il s'agit moins de représenter, de peindre sur le motif, que de manifester ce que Toumanian nomme simplement « Présences », « Portraits », « Racines », « Déjà-vu » etc. Pris dans la série, organisé souvent en triptyque, le tableau témoigne de quelque chose comme une ouverture, brève et peut-être éphémère comme peut l'être l'arrivée des lucioles au bord du ruisseau. Regardons encore les titres : ils disent la *lisière*, la *lueur*, le *bruissement* ou le *signal*. Le monde qui se donne à voir est toujours en mouvement, selon un déséquilibre dynamique des masses, de l'obscurité et de la luminosité qui se diffracte en sources multiples. L'arbre que Toumanian aime aussi peindre n'est pas plus statique. Il bruisse et bouge, jamais enclos dans le cadre qu'il déborde de son énergie.

D'autres œuvres s'appellent : *Aura*, *Envol*, *Souffle*, *Nocturne*. Quelque chose passe qui vient jusqu'à nous, capté et transmis par le peintre. Rien de symbolique cependant, mais le rappel de l'énigme simple du monde, dans le déchirement répété de la lumière. Un appel sans doute que Toumanian nomme « présence » et que les lucioles écrivent pour nous dans le soir crépusculaire.

L'engagement du peintre reste intact. Devant ses œuvres, on ressent aussi physiquement son activité concrète. Rien de moins désincarné que ses toiles où se manifeste encore pour nous le geste qui les a fait naître. Ni moderne, ni classique, Guillaume Toumanian peint avec la tranquillité de ceux qui ne soucient pas des stratégies d'époque. Il peint avec la mémoire occidentale et orientale du dessin et de la peinture, en se confrontant au jaillissement des apparences. Il le fait en affirmant de plus en plus l'héritage de traditions picturales, en peignant un arbre, un ciel crépusculaire, un profil, un reflet ou la lisière d'un bois. On songe à Corot, à Whistler, à Caspar Friedrich, aux paysages de Klimt, mais aussi à Bacon et bien d'autres encore. Dans ce partage d'une mémoire longue de la peinture, son œuvre trouve une autre forme de profondeur. Car il s'agit, encore et toujours, de faire apparaître une autre fois, une nouvelle fois, une première fois, ce qui ouvre notre regard. Et ce par quoi nous nous tenons dans le monde.

Dominique Rabaté
2019

Ancien élève de l'ENS, Dominique Rabaté, essayiste et critique, est professeur de littérature française du XX^e siècle à l'Université Paris Diderot. Membre senior de l'Institut Universitaire de France, il a écrit de nombreux livres : sur Louis-René des Forêts, Pascal Quignard, Marie NDiaye, sur le roman au vingtième siècle, ou le sujet lyrique. Derniers titres parus : chez Corti, *Le Roman et le Sens de la vie* (2010), *Gestes lyriques* (2013), *La Passion de l'impossible. Une histoire du récit au XX^e siècle* (2018). Il a collaboré à *L'Atelier d'Albert Palma* (mars 2018).